

DISCOURS

DE

M. Méziaire Guignard

VICE-PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE DE LA RÉUNION

PRONONCÉ DEVANT LE MONUMENT

DES SOLDATS SAINT-PIERROIS*Morts pour la Patrie dans la Grande Guerre*

Monsieur le Maire,

Mesdames, Messieurs.

Ma première parole doit être un remerciement pour le très distingué Maire de la Capitale du Sud dont la flatteuse courtoisie m'a fait l'honneur de me choisir entre des confrères plus dignes, parce que Saint-Pierrois, pour l'éloge des Mobilisés de sa commune qui sont morts pour la Patrie dans la grande guerre ; honneur que j'aurais décliné, si j'avais été plus tôt informé de l'admirable sermon prononcé sur eux par le curé de la paroisse. Ma seconde parole sera aussi un remerciement anticipé aux personnes ici assemblées pour la bienveillance que saint-pierrois, je suis sûr de trouver auprès d'elles, plus grande même qu'ailleurs.

De tout temps, vous le savez, les hommes ont compris quelle dette d'infinie reconnaissance les lie à ceux qui se sacrifient pour eux, à ceux qui consentent à mourir pour qu'eux continuent à jouir de la vie et mieux et plus sûrement. De là, le culte des morts pour la Patrie, de là les honneurs extraordinaires, divins que leur décernaient les républiques antiques d'Athènes et de Rome : à leurs restes des tombeaux magnifiques, des temples dans les quartiers riches des cités ; à leurs traits périssables, l'immortalité du marbre ou du bronze par le génie des plus célèbres statuaires ; à leurs exploits les chants des poètes, l'éloquence des orateurs les plus fameux ; à leurs enfants, la nourriture et l'éducation aux frais de l'État.

Dans les sociétés modernes, le triomphe des idées démocratiques nous a ramenés par les mêmes principes de justice et de vérité, aux mêmes pratiques pieuses, à la même religion de la patrie envers ceux qui meurent pour elle. Dès la deuxième année de la Guerre, nous avons vu le Parlement voter une loi sur les Pupilles de la nation et assurer l'entretien, l'éducation et l'instruction aux enfants que la guerre a privés de leurs soutiens naturels, père mère ou tuteur. Plus récemment, une autre loi instituait un jour de fête nationale en l'honneur des 1.500 ou 1.800.000 Français de la Métropole et des Colonies qui ont succombé dans la plus terrible des guerres que la France ait jamais soutenues pour le Droit et d'où il fallait qu'elle sortît victorieuse pour le salut du monde. Pour l'exécution de cette loi, la Colonie et les communes ont rivalisé de patriotisme et, comme toujours, et surtout grâce au zèle ardent de leur nouveau Maire, les Saint-Pierrois ont été des premiers à la réaliser.

Et c'est une pensée justement pieuse du Comité organisateur du Concours Régional d'avoir inauguré ces fêtes par la pose de la première pierre du Monument qui doit être élevé aux St-Pierrois morts pour la Patrie dans la grande guerre. Nul patronage, semble-t-il, ne pouvait mieux convenir à cette magnifique manifestation de l'activité réunionnaise, que le patronage des compatriotes dont le dévouement seul l'a rendue possible et dont l'héroïsme,

en contribuant à la victoire du Droit et de la Liberté sur la force brutale et la tyrannie, nous a garanti à tous la sécurité dans le travail libre.

Sans eux, sans ces héros, sans ces martyrs, sans ces saints, dont les âmes planent sur nous, flottent ici dans leur air familial, aimé ; sans le don absolu qu'ils ont fait d'eux-mêmes à la France en danger, que serions-nous aujourd'hui ? Sous quel drapeau vivrions-nous, nous qui étions destinés à devenir colonie prussienne ? O le service immense, infini comme ce ciel, que nous a rendu la vaillance de ces morts, en nous conservant intacts nos trois claires et riantes couleurs, emblème d'honneur et d'indépendance ! C'est vous dire, Mesdames et Messieurs, de quels hommages d'amour, de reconnaissance, de respect, d'admiration et de vénération nous devons entourer la mémoire de ces compatriotes qui par leur sacrifice ont atteint le sommet de la grandeur humaine.

Aussi les mots me manquant autant que la compétence pour les glorifier dignement, j'essaierai de les louer par les faits, ce qui est la meilleure des louanges, et votre sympathie voudra bien me suivre dans la série de victoires particulières par lesquelles ils ont préludé à la victoire suprême et définitive qu'ils n'ont pas vue, mais qu'ils ont glorieusement préparée.

D'abord, ça été le choix que la Patrie elle-même a fait d'eux en les déclarant aptes à la servir, capables de la défendre, honneur dont tous n'ont pas été jugés dignes et qui, à bien regarder, témoignent, chez les élus, d'une âme tempérante et saine dans un corps sans tare et fortifié par le travail : première victoire.

Ensuite est venue l'heure de la séparation avec ses déchirements. Quelle force d'âme ne fallait-il pas pour résister aux séductions, aux ensorcellements de cette terre si douce, aux tendresses de l'épouse, de la mère, des sœurs, de la fiancée, à la chaleur amollissante de leurs baisers plus amollissants sous la rosée des larmes ! Toutes ces chaînes, virillement ils les ont brisées ; et le cœur

serré, mais ferme, sinon les yeux secs, ils sont partis... deuxième victoire.

Puis ç'a été la traversée de trois mers différentes avec le changement de vie, le régime du bord, ses ennuis, ses privations si pénible pour des terriens enracinés et tout cela aggravé par les dangers des corsaires boches, par leurs canons, leurs mines et les torpilles de leurs sous-marins qui nous ont coûté tant de vies précieuses..... troisième victoire.

Les voilà enfin sur cette terre de France si désirée, rêvée, qu'ils viennent délivrer du joug, des dévastations, de la souillure du boche. O ce boche, comme ils brûlent de l'avoir en face ! Mais avec un adversaire pareil, si expérimenté dans la guerre, son industrie, dans l'art de tuer, son métier, le courage ne suffit pas : il faut posséder à fond le métier de soldat. Ils l'apprendront vite ce métier : ils s'y mettent avec une telle ardeur qu'en peu de temps ils se sont pliés, faits et rompus à la discipline, aux fatigues de toutes sortes : exercices, corvées, manœuvres, marches forcées, etc. Grâce à leur bonne volonté, à leurs intelligentes initiatives, bientôt on les déclare bons pour la tranchée..... quatrième victoire.

La tranchée, Mesdames et Messieurs, c'est d'abord la guerre basse, souterraine, de taupes avec les rats et les cafards, loin du soleil, mais tout près du boche, à quelques mètres de sa rage meurtrière. La tranchée, c'est ensuite le coucher sur la terre plus ou moins nue, plus ou moins humide, froide et glacée, dans la boue, dans le sang ; c'est le manger, au hasard des coups de canon qui trop souvent emportent et la soupe et le cuistot ; c'est, dans une obscurité complète, éclairée seulement de temps en temps par la lumière crue des fusées ou le balai lumineux des projecteurs, la nuit sans sommeil, toujours aux aguets, en alerte, « sous la menace incessante du boche qui rôde à l'entour, avec l'implacable musique des mitrailleuses ». A cette vie de dangers et de souffrances ils se sont vite habitués, endurcis, aguerris..... cinquième victoire.

Néanmoins l'assaut leur paraît préférable. L'assaut c'est la mort certaine, à chaque pas, à chaque bond ; la mort, de tous côtés, de face, de flanc, derrière, sous les pieds, sur la tête ; de la terre qui se boursouffle et jaillit en gerbes, du ciel qui descend en bombes : gerbes et bombes qui écrabouillent ; c'est la mort sous toutes les formes des engins destructeurs inventés par la plus savante et la plus cruelle barbarie ; balles qui sifflent et chantent, obus qui tonnent ou fusent, schrapnels qui crépitent et grèlent, grenades qui éclatent, liquides enflammés, gaz toxiques qui aveuglent, brûlent, asphyxient. Devant cette variété horrible de morts, il n'est pas de braves qui ne sente un frisson courir sur sa chair ». Eux, intrépides, au signal donné, sautant de la tranchée, courent, rampent, s'aplatissent, se terrent, repartent, bondissent, s'avancent, sous cette pluie de fer et de feu, au milieu de ce fracas effroyable d'infernal marmitage. Inutile de vous dire que dans cette course à la mort, sous le tir de l'ennemi, tous n'atteignent pas hélas ! l'objectif visé.

Combien tombent, raides morts, ou mortellement frappés restent gisant dans leur sang qui coule avec leur vie par toutes leurs blessures. Je vous épargnerai l'horrible tableau de ces tas de cadavres, ces hideuses blessures, des corps déchiquetés qui font de ces vaillants, de ces lions au combat, de misérables loques humaines. Vous avez vu des spécimens bien atténués, mais combien affreux encore de ces mutilés à qui nous devons rendre en pitié, en respect et en affection la joie de travailler et de vivre qu'ils ont perdue pour nous dans ces luttes meurtrières.

Ecoutez ces râles d'agonisants, ces derniers soupirs, ce nom murmuré dans un dernier sanglot, ce nom si doux, « Maman » voyez ces yeux hagards « qui cherchent un regard absent, lointain » ces lèvres qui se serrent appelant en vain les baisers de l'épouse déjà veuve, des enfants déjà orphelins. Soudain ce visage, ces yeux mourants se raniment, s'illuminent. C'est la satisfaction de la conscience, du devoir accompli jusqu'au bout, la joie de la dernière victoire..... la sixième. Car si la mort les a abattus, elle ne les a pas vaincus, le cœur n'a ni failli ni faibli :

ils ont tenu : l'ennemi n'a pas passé. Et le poète peut s'écrier sur leur destinée :

Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles
Couchés dessus le sol à la face de Dieu
Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre !

Ainsi sont tombés au service de la Patrie, sur la ligne de feu ou ailleurs, les mobilisés de Saint-Pierre auxquels est dû un éternel hommage. Partis d'ici ou d'autres lieux, dans la fleur et la force de l'âge, ils sont allés après mille dangers finir leur rapide destin dans les champs de bataille de France et d'Orient, mêlant leurs noms plus ou moins obscurs à ces noms immortels, sacrés de Charleroi, de la Marne, de l'Aisne, de Verdun et de Gallipoli, ces noms que l'Humanité de tous les temps prononcera avec amour et vénération parce qu'ils signifient combat pour la justice et la liberté — Ils dorment là-bas sous un ciel étranger, loin de la terre natale, qui ne les a pas vus revenir, qui ne les a pas salués de ses vivats, comme d'autres plus heureux...

Une note de la municipalité dit qu'ils étaient plus de *trois cents*. Trois cents, Mesdames et Messieurs, chiffre glorieux, immortel aussi, évocateur des 300 compagnons de Léonidas dont la fière inscription tumulaire nous apprend qu'ils sont morts pour obéir aux lois de leur Patrie, Les nôtres plus grands de toute la grandeur d'âme de la France sont morts pour leur Patrie et en même temps pour la liberté du monde, et ils ont justifié le vœu enthousiaste de leur grand poète :

Mais sous l'ardent soleil ou sur la plaine noire,
Si, heurtant de leur cœur la gueule du canon,
Ils sont morts, Liberté, ces braves en ton nom,
Béni soit le sang qui fume vers ta gloire !

Mais qui sont-ils ces mobilisés de St-Pierre qui ont su mériter des croix de guerre, des médailles militaires, se distinguer enfin en combattant dans les rangs de la première armée du monde, parmi ces soldats dont leurs

chefs disaient : « Nos soldats, mais c'est à se mettre à genoux devant ». A genoux devant des hommes, ces Français qui ne se mettent à genoux que devant Dieu au ciel, parce qu'il est la perfection et sur la terre devant la femme mère ou épouse parce qu'elle est la bonté, le dévouement. Faut-il qu'ils aient des qualités extraordinaires, divines, ces soldats français ?

Qui sont-ils donc ces soldats créoles qui les ont égalés et qui ont couvert de gloire leur Commune Natale — La note municipale dit : « la plupart de ces héros étaient de petits cultivateurs et de petits employés ».

Sans doute elle vise surtout les Mobilisés levés dans la Commune et partis d'ici.

Mais il y a bien d'autres natifs de St-Pierre tués à l'ennemi, qui méritent d'être rappelés même dans un hommage anonyme et qui, inoubliables pour leurs familles et pour tous les gens de cœur, ont prouvé qu'à tous les rangs de la population Saint-Pierroise l'appel de la France a été entendu et lui a suscité de vaillants défenseurs.

Si certains tels que Archambeaud Georges, Barquissau Emmanuel, Lauret Jacinthe, d'une culture plus élevée et plus complète savaient plus clairement pour quel idéal ils mouraient, les petits et les humbles n'en sont que plus méritants d'avoir fait leur devoir par une sorte de dévouement instinctif.

Que connaissaient-ils, en effet, ces modestes et ces humbles, de cette France qu'ils allaient défendre contre un ennemi non moins inconnu d'eux ? Que possédaient-ils de son patrimoine sacré, d'idées, de sentiments, de belles actions qu'elle leur demandait de venir sauvegarder ? Courbés tout le jour sur la terre qui use, ou sur le métier qui déforme, quelle part de jouissance ont-ils jamais eue de ses lettres, de ses arts, de ses sciences, de ses inventions, fleurs délicieuses d'une vie supérieure ! Ses institutions si libérales et si libératrices, ses lois même si humaines, en ont-ils toujours dans leur obscure condition, éprouvé toute la douceur et toute la clémence ! De sorte qu'on pouvait dire qu'ils allaient se faire tuer

pour la civilisation des autres, pour les biens des autres, pour les jouissances des autres. O sublime désintéressement ! miracle d'abnégation ! Eux ne le disaient pas, ne le pensaient pas, car ils savaient d'instinct que tout cela était la France, leur France, à eux, et leur appartenait à eux comme aux autres, à tous les hommes, ils sentaient que cette civilisation française, merveilleux produit des efforts des plus hautes raisons et des cœurs les plus généreux depuis des siècles, était ce qu'il y avait de meilleur de plus grand, de plus beau sous le ciel et de plus digne qu'on mourût pour lui ; que c'était pour conserver ce trésor de justice et de bonté, pour l'empêcher de sombrer et de périr dans la plus épouvantable des guerres de l'histoire, que le monde entier était en mouvement, en marche, en armes ; que les nations civilisées de l'Orient à l'Occident du sud au Nord, venaient combattre sur le sol sacré de la France, dernier rempart de leur liberté menacée ; qu'il fallait qu'eux, les fils éloignés de la Mère Patrie, avec tous les autres fils de ses possessions lointaines, ils fussent à ces terribles mêlées des peuples les plus divers et qu'ils prissent part à ces combats suprêmes des Démocraties contre les Monarchies absolues, à ces batailles géantes, où se décidait l'avenir et le sort de l'humanité, comme il fallait pour l'existence même de cette humanité que fût sauvée à tout prix cette civilisation française, son espoir et son salut, afin que sur la terre, il y eût moins de méchants capables de faire le mal, et partant moins de malheureux qui souffrent, qui haïssent leurs semblables et qui maudissent la vie sous ce soleil qui ne devrait éclairer que la joie de vivre dans la justice et l'amour.

Et voilà pourquoi ils sont partis ces petits cultivateurs et petits ces employés et les autres aussi à l'appel de leur Mère attaquée par le plus injuste des ennemis et le plus féroce. Voilà pourquoi ils sont allés lui offrir leur bras, leur sang, leur vie, abandonnant ce qu'ils avaient de plus cher laissant derrière eux leurs vieux parents adorés dans la détresse et les larmes : ils sentaient bien que la Patrie doit passer avant la famille, car il n'y a plus de famille là où il n'y a plus de Patrie. De plus ils avaient confiance en la France : ils avaient foi en sa justice en sa

loyauté, en sa bonté. Et c'est cette foi que nous avons vue tout à l'heure briller dans leurs yeux mourants et les ranimer. Dans une vision suprême, la France leur apparaissait contente d'eux d'une part et de l'autre payant leur sacrifice en dévouement à leurs vieux parents, prodiguant à ces abandonnés pour elle, égards, soins, secours ; ils pouvaient donc mourir tranquilles.

Mais s'ils s'étaient trompés, si leur espoir était déçu, si leurs aimés étaient oubliés, ah ! s'écrieraient-ils : « trahison ! crime. N'était-ce pas assez pour ces infortunés d'avoir tant souffert en les perdant là-bas, loin d'eux, sans pouvoir leur fermer les yeux, ni leur donner le baiser suprême et sans l'espoir de pouvoir jamais prier sur leur tombe ! »

Vous avez vu, Mesdames et Messieurs, leur douleur à la funeste nouvelle, pas toujours annoncée hélas ! avec les ménagements prescrits par le ministre de la guerre. Vous avez été témoins de ces pleurs, de ces cris, ou, spectacle plus poignant, de ce désespoir muet sans larmes ni paroles, de cet abattement, de cet accablement, de cet anéantissement total devant le vide immense où s'englou-tissaient, s'abîmaient à jamais toutes leurs espérances tous leurs rêves, toute leur vie. Ces enfants qui devaient être leur soutien, la consolation de leurs vieux jours, à jamais perdus. Plus rien ne reste maintenant ! Ah ! comprenons leur extrême misère à ces parents qui ont sacrifié à notre salut leurs plus chères affections et le bonheur de leur foyer ! Le coup avait été trop dur ; ils ne s'en sont pas relevés. La blessure trop profonde est toujours prête à s'ouvrir, à saigner, avivée par les larmes qui y tombent. Ils ne veulent pas être consolés ! Et pourtant aujourd'hui, le sourire pourrait venir, sans impiété, à leur bouche amère et désenchantée. La tristesse de leur âme pourrait s'éclairer des rayons de la joie publique, des sympathies qui éclatent autour d'eux. C'est le jour de gloire de leurs fils, c'est le leur. Quelle satisfaction — si quelque chose valait encore pour eux — de se voir salués avec respect, félicités, fêtés, portés en triomphe avec leur fils ; d'en-

tendre leurs noms répétés, acclamés, applaudis par une foule enthousiaste et leurs exploits loués, vantés, égalés à ceux des personnages de l'histoire, des bienfaiteurs, des sauveurs de l'humanité. Ah ! Mères qui pleurez et qui avez raison de pleurer vos chers morts, s'ils avaient vécu de plus nombreuses années, dites, quelle œuvre de leur main, de leur esprit ou de leur cœur, leur eût valu tant d'acclamations, tant d'applaudissements, un tel concert de bénédictions, tant de marques d'amour, non seulement pour un jour qui passe mais pour toute la suite des années et des âges, aussi longtemps du moins que les hommes auront un cœur pour se souvenir et reconnaître les bienfaits, et une intelligence pour comprendre ce que vos chers morts ont compris et prouvé par le sacrifice de leur vie, qu'il n'est rien de plus beau, de plus sublime, de plus divin que de mourir pour les autres, pour la Patrie, pour la France éternelle.

Et nous, Mesdames et Messieurs, qui avons tant profité du dévouement de ces morts, souhaitons et faisons en sorte que pour eux et pour ceux qu'ils ont confiés aux soins de la communauté, ce jour de commémoration ait des lendemains sans nombre et sans fin. Que leurs vieux parents si cruellement éprouvés et atteints au plus profond et au plus vif de leur cœur finissent leurs jours dans la jouissance d'un bien être matériel, assuré, sans trouble.

Ils l'ont bien méritée, n'est-ce pas, cette première forme de la reconnaissance publique pour les biens sans prix de la vie dont nous jouissons par la mort de leurs fils.

La seconde forme de notre reconnaissance est ce monument artistement dessiné par un maître enfant de Saint-Pierre lui aussi : M. Adrien Merlo, et qui achevé par les soins d'une Municipalité, amie du beau, témoignera à la fois de la sincérité de notre gratitude et de la grandeur des services rendus. Mais il est, dit un grave historien, une autre manière non moins précieuse et non moins agréable aux morts même de les honorer, c'est d'imiter leurs vertus, d'essayer de leur ressembler, c'est de faire revivre en nous les qua-

lités que nous admirions et aimions en eux, afin de perpétuer et multiplier le bien qu'ils ont accompli et d'en rendre la mémoire plus efficacement durable. Et ces morts qui seront réunis en ce monument, si humble qu'ait été leur existence, l'aurole dont les a sacrés leur fin héroïque ne leur donne-t-elle pas assez de noblesse et d'éclat pour qu'ils puissent nous servir d'exemple à tous.

Repassons ensemble, Mesdames et Messieurs, ce qu'ont fait ces héros qui ont été des hommes — Lutteurs infatigables, ils ont combattu de toutes leurs forces, le Boche, ennemi acharné du bonheur et de l'honneur de leur Patrie. Ils l'ont vaincu : cet ennemi là n'est plus à craindre, pour le moment du moins : il en reste un autre, non moins redoutable, à l'intérieur, c'est notre égoïsme — Celui-là aussi ils l'ont combattu et vaincu ; c'est même par sa défaite qu'ils ont commencé la série de victoires que je vous ai relatées — Comme eux, combattons nos petits intérêts, nos petites passions, et faisons-en le sacrifice aux autres : il est superflu d'ajouter sans nous oublier entièrement nous-mêmes — Ils ont été les défenseurs énergiques du droit et de la justice, ils sont morts pour ces saintes causes. Ayons le même culte qu'eux, — faisons comme eux, ne souffrons pas qu'on en fasse tort ni à nous, ni aux nôtres, ni aux autres — Soyons toujours du parti de la justice qui trop souvent hélas ! est celui du plus faible — Mais le faible juste finit par triompher du fort injuste — La France l'a prouvé, grâce à ses morts — Par-dessus toutes les vertus des nôtres a éclaté leur patriotisme — Ils l'aimaient bien cette France puisqu'ils sont morts pour elle — Aimer la France comme eux ne nous est pas difficile. Pour cela nous n'avons qu'à continuer de l'aimer comme nous l'aimons, de la servir avec la même ferveur, de nous dévouer à elle de toutes les forces de notre corps, de notre esprit et de notre cœur. Or cette France telle qu'elle est aujourd'hui n'est que la somme des dévouements de tous les Français. Que le dévouement de chacun de nous travaille et s'applique à la maintenir à ce haut degré de puissance de grandeur et de gloire où l'a élevé l'héroïsme de tous ses enfants et d'où elle apparaît comme la Déesse mère des nations, en qui les nations saluent, bénissent et adorent

leur éducatrice, la libératrice des opprimés, la semeuse d'idéal.

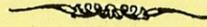
A ces morts qui par amour d'elle, ont semé leurs cadavres sur tous les fronts de combat et de carnage pour la plus noble des moissons, la justice et la liberté dans la paix, à ces morts sur lesquels je viens de faire un si long discours, alors qu'eux ont plus agi que parlé, je voudrais après avoir emprunté la voix de leurs exemples et de leurs actes pour les conseils que je viens d'exprimer, je voudrais, dis-je, adresser une dernière prière pour clore cet hommage à leur mémoire.

Morts, qui avez couronné votre simple et noble vie par une mort qui vous sanctifie et vous divinise, puisque comme Jésus lui-même, vous vous êtes donnés aux hommes pour leur salut, Morts généreux soyez bénis d'avoir voulu nous affranchir de toutes les servitudes et de toutes les tyrannies. Morts, qu'il nous plaît d'imaginer vivants, parmi nous et dont plus que jamais nous sentirons la présence dans ce monument où notre piété vous rassemblera et où viendront prier comme en pèlerinage ceux qui vous pleurent ; Morts, génies familiers, bienfaisants et tutélaires, soyez les conseillers, les guides et les directeurs de nos âmes. Inspirez à ces compatriotes qui vous furent chers et qui vous aiment et vous vénèrent, inspirez-leur le désir, la volonté, la ferme résolution de poursuivre votre œuvre qui fut œuvre de justice, de concorde et d'amour, puisqu'elle fut sacrifice. Versez en eux l'énergie que vous avez mise au service de la Patrie ; imprégnez en chacun de nous pour le plus grand bien de ce coin de terre si propice à toutes les bonnes semences et cultures, comme ses habitants viennent de le prouver par les produits divers et admirables de leur travail.

Faites que, sur ce sol généreux et fécond, plus que jamais fleurisse cette plante merveilleuse du Bien dont les fruits portent partout le bonheur.

Aidez nous tous à faire qu'après ces années de tourmente et d'angoisse, à l'aube encore trouble d'une ère nouvelle, sous des chefs animés de votre esprit, sur toute la terre

réunionnaise se réalise en perfection cette union de dévouement mutuel contractée de tout temps avec la France, mais plus fortement que jamais cimentée à nouveau par votre sang avec son idéal, cet idéal de justice et d'amour dont elle veut faire une réalité bienfaisante pour tous les habitants du globe, à commencer par ceux qui s'abritent sous son glorieux drapeau, par ses propres enfants de cette colonie dont les meilleurs ont si bien défendu, au risque et au prix de leur vie, son indépendance, sa grandeur, et sa gloire immortelle....



CAUSERIE

DE PAUL HERMANN

Entr'autres ouvrages publiés par les nombreux voyageurs qui admirèrent notre île, le récit de Dubois qui nous visita en 1669 nous apprend que les mouches à miel étaient légion dans les bois et le miel en telle abondance que l'on en avait à toute époque de l'année. Il est dit avec une certaine précision qui me jeta d'abord dans le doute, puis dans l'incrédulité que les abeilles avaient été introduites cinq ans auparavant, par conséquent en 1664. Or, en 1664 Bourbon n'avait pour toute population que Louis Payen, un autre Européen, son domestique et dix malgaches dont sept hommes et trois femmes, tous gens de peine que le colon avait embauchés à Fort-Dauphin au moment de se rendre à l'ancienne Mascareigne en 1662. Payen demeura sans relations avec Madagascar jusqu'à l'arrivée des premiers colons sous la direction de Flacourt en août 1665. Devant l'assertion de Dubois, je m'inscris en faux, bien qu'une erreur de date n'entraîne pas une erreur de fait. Louis Payen serait donc l'introducteur de nos abeilles. Il lui était bien possible d'embarquer à Fort-Dauphin en même temps que des semences et des outils un tronc d'arbre préparé par lui et renfermant un essaim. Nulle part cependant à Madagascar et en aucun temps, les naturels n'ont songé à domestiquer la mouche à miel. Ce n'est que trop demander à leur insouciance invétérée. Un maximum de dix jours de traversée ne pouvait être une cause de mort pour la colonie, emprisonnée. Nos abeilles sont encore les mêmes que celles de Madagascar, comme elles sont sœurs de l'apiculture d'Europe dénommée encore « la Communauté de France ». Il faut rejeter l'idée qu'elles puissent être originaires de la Métropole; et la science apicole l'établirait irréfutablement. Ce qu'on tente aujourd'hui avec succès par la voie de Suez, par le bateau à vapeur et grâce à la ruche moderne était matériellement impossible par la voie du Cap, par le navire à voile, dans l'osier, la viorne ou la paille. Il me semble toutefois avoir lu que les 12 mutins exilés par Fronis à Mascareigne en 1646, de retour à Fort-Dauphin en 1649, avaient rapporté à de Flacourt qu'ils avaient vécu de miel avec comme dessert du miel délicieux, parfumé, incomparable. Je donne comme certain que nos abeilles sont indigènes, sans toutefois pouvoir étayer mon opinion de raisons bien péremptoires. Si Payen était apiculteur et il faut qu'il l'ait été pour s'être occupé de la ruche à miel, il est probable qu'il aurait rapporté avec lui des abeilles et du miel.

pé d'introduction de mouches à miel, il aurait établi sa bombarde non loin de sa demeure et, en 3 ans, étant donnée l'abondance des fleurs mellifères, il aurait constitué un important rucher, car la multiplication des colonies est une parfaite progression géométrique. Quelque voyageur y aurait fait allusion dans ses mémoires et notre histoire locale, surtout à cette époque de médiocre richesse, en aurait fait mention au moins une fois. Autres sortes de syllogismes dont je ne ferai encore que poser tout d'abord les prémisses. Si le miel était parfumé [il devait être d'agréable parfum], c'était du miel vert et le miel vert ne s'est jamais récolté à St-Paul. Le miel vert est sécrété par les nectaires de la fleur des tans ; les tans dont on trouve partout des échantillons ne sont réellement nombreux que dans les forêts de St-Leu, des Avirons et de St-Louis où ils offrent une «miellée» distincte par sa pureté même, par son «bouquet» enivrant, caractéristique. Si Payen ou son domestique n'ont rien introduit, personne autre ne l'a fait. Je conclus enfin hardiment qu'il y avait des abeilles non seulement à St-Paul mais dans toute l'île, après comme avant l'an de grâce 1664.

A quelle époque remonte la présence de l'abeille sur la croûte terrestre ?

La période qui vit apparaître les fleurs mellifères ne dut pas tarder à voir les mouches à miel. Les premières pour être butinées par les secondes ou les secondes pour butiner les premières : simple question de «raison d'être», simple «relation de cause à effet». N'y a-t-il pas là un appréciable repère dans l'enregistrement des richesses animales et végétales particulières à cataloguer des dernières périodes ? Des oiseaux parurent dès l'époque secondaire, les abeilles purent bien voir le jour en même temps. L'insecte crier, architecte merveilleux autant qu'industriel infailible, constitue à mon sens un engendrement de progrès comparativement à l'oiseau. Il pourrait donc plutôt appartenir à l'époque tertiaire. Et alors la Réunion serait de quelle époque ? Les savants écrivent que les insectes vivaient bien avant l'époque secondaire. Ah ! mais pas l'abeille ! Il y a insecte et insecte ; pas de confusion injurieuse. J'ai bien lu que l'époque primaire fut dotée d'une végétation marécageuse luxuriante où dominaient les fougères géantes : des spores alors ; fleurs, néant. Des conifères sortent du sol à l'époque secondaire : pins et sapins n'ont pas de nectar à leurs fleurs, ni de miellée à leurs feuilles. Les premiers végétaux à fleurs qui paraissent à la période tertiaire sont les palmiers, un arbre de transition. Les voilà enfin les arbres à pollen : palmistes, datiers, cocotiers, c'est l'aube ; c'est l'aurore ; je te salue, abeille ; j'attendais ton doux, ton divin breuvage.

On se fie aux pierres, pourquoi mépriser ou méconnaître le jalon qu'offrirait l'abeille ? A-t-on dit que nous avons des végétaux qu'on ne retrouve sur nul autre point du globe ? Je ne veux pas en dire davantage, car tout ceci n'est qu'une boutade d'apiculteur prétentieux qui voudrait subordonner à la science apicole toutes autres préoccupations importantes.

L'abeille noire vit en Afrique avec les nègres ; l'abeille jaune en Asie avec les Orientaux. L'abeille jaune italienne est originaire de l'Himalaya ; l'apis unicolore d'Europe vient de l'Afrique. La question

de climat et de température reviendrait-elle sur le tapis ? Animaux et végétaux se modifiant selon les milieux. Personnellement, je pourrais énumérer diverses métisses de différentes teintes et de différents humeurs que j'ai obtenues et obtiens encore après de nombreux croisements auxquels a présidé ou préside une rigoureuse sélection. L'immense «Continent Austral» du début des temps secondaires tel que l'a dessiné M. de Lapparent rassemble entr'autres contrées le Continent Noir, l'île madécasse, et la minuscule Mascareigne. Il n'en pouvait être autrement puisque l'abeille noire d'Afrique se retrouve à Madagascar et à la Réunion. Nous pouvons déduire que cette liaison des pays sus-nommés dura longtemps, jusqu'aux premiers âges des temps tertiaires, attendant l'arrivée et la propagation de l'insecte crier. Alors seulement se produisirent les «fosses» qui désignent de nos jours nègres, malgaches et créoles.

Laissons ces vieux ans, puisqu'aussi bien ils n'ajoutent ni n'ôtent rien à la saveur de notre miel, à la finesse de notre cire. Il ne manque plus que l'abeille rouge à l'Amérique. Il existe en Algérie une abeille de création récente que les apiculteurs appellent «la Trèfle Rouge». C'est une abeille à plus longue trompe, parvenant à butiner les fleurs de trèfle rouge à corolle trop profonde ; d'où son nom. Il y aurait lieu de l'introduire chez nous à seule fin de voir si la «Corbeille d'or» du Capitaine Galabert lui abandonnerait le nectar de ses fleurs. La «Trèfle rouge» n'est pas rouge. Il se rencontre parfois dans nos forêts des essaims aux mouches petites et fort méchantes. Ces abeilles de petite taille ont quelque chose de rougeâtre dans leurs ailes quand elles tourbillonnent dans l'air en pleine lumière. Nos «chercheurs de miel» les craignent avec raison et les fuient malgré leur désir de pillage. Ils les appellent «mouches rouges». Les mouches rouges habitent des troncs creux ou des rocs inviolés. Leurs rayons sont noirs d'âge et les alvéoles très rétrécies du fait de l'abandon de nombreuses tuniques. Les abeilles issues de ces alvéoles doivent fatalement être petites. J'ai eu lieu de m'emparer d'un de ces essaims que j'ai élevé. Les premières abeilles qui naquirent n'étaient rien moins que des apis unicolores de proportions normales.

L'Amérique à sa découverte ne connaissait pas la mouche à miel. Les émigrés l'y apportèrent relativement tard. Les Peaux-Rouges dont l'esprit d'observation était un sixième sens fait du concours des cinq autres parvinrent vite à découvrir la direction des établissements européens, à en déterminer la distance approximative et à en fixer l'emplacement exact, à la seule inspection du vol des abeilles qu'ils appelaient avec mépris le tsé-tsé des Faces pâles, tout comme nos «chercheurs de miel» savent découvrir dans nos forêts les plus ombreuses les essaims les mieux dissimulés.

Mais tout ceci ne serait de nul intérêt si je n'apportais à l'Académie le tribut de quelques observations personnelles comme apiculteur. J'accorde à ces observations quelque valeur, parce qu'elles m'ont conduit à des opérations pratiques dont le bénéfice a été au delà de toute espérance. Vous me prêteriez une oreille attentive, si durant votre séjour en France, vous aviez eu la bonne fortune de visiter certains ruchers célèbres, comme celui des frères Gariel dans la banlieue de Paris ou celui qu'ont abandonné les pères Chartreux dans le Dauphiné. Les photographies qu'il m'a été donné d'examiner ne m'ont laissé aucun doute sur l'importance de ces établissements. L'alcool

